

## NOS GRAVURES

## Collège d'Ottawa

La journée était belle ; la glace vive et le soleil radieux. Sur un rond à patiner, à l'ombre des murs élevés du collège d'Ottawa, les étudiants en congé prenaient leurs joyeux ébats. Un photographe fut appelé et put obtenir, en dépit de ce petit monde si remuant, la scène animée dont nous donnons aujourd'hui une reproduction fidèle. Le collège d'Ottawa, fondé en 1848, et élevé au rang des Universités en 1866, a, par sa position au milieu de la capitale fédérale, le nombre de ses élèves et son programme d'études aussi pratique que complet, pris sa place parmi les meilleures institutions de notre pays. Sur ce champ de labeur ouvert par leur zèle, les Oblats de Marie Immaculée se sont montrés tout aussi actifs et heureux qu'au milieu des vastes prairies du Nord-Ouest ou que dans nos villes et villages. Le supérieur du collège, le R. P. Tabaret, D.D. s'est acquis, comme éducateur de la jeunesse, une réputation bien méritée.

## Une mode de l'ancien régime

Elle est charmante, cette jeune femme avec sa coiffure Lamballe. C'est assurément une contemporaine de 1777 ou 1778, tout au plus. En cette dernière année, en effet, les coiffures avaient pris des dimensions telles, qu'au théâtre elles interceptaient la vue de la scène aux spectateurs placés aux derniers rangs, et M. Devisine, directeur de l'Opéra, se vit obligé de faire un règlement par lequel les femmes ayant une haute coiffure ne seraient plus admises à l'amphithéâtre. Celle-ci, tout en étalant le luxe de sa chevelure, est bien éloignée d'une telle exagération. D'ailleurs, en 1780, la mode devait brusquement changer : Marie-Antoinette ayant perdu une partie de ses magnifiques cheveux cendrés, les *cheveux de la reine*, ne porta plus qu'un chignon plat, et immédiatement toutes les femmes adoptèrent cette nouvelle coiffure qu'on nomma à l'enfant. — Par exemple, nous serions assez embarrassés pour vous apprendre au juste, cher lecteur, le nom de ce bonnet garni de fleurs qui recouvre et protège le gracieux échafaudage de la coiffure. Rarement on leur vit appliquer un plus grand nombre de dénominations diverses : bonnets *aux plaisirs des dames*, à l'urgence, à la paresseuse, aux grandes prétentions, un bandeau d'amour, à la carmélite, au lever de la reine, etc. ; nous ne finirions pas si nous voulions énumérer toutes les fantaisies écloses, à cette époque, dans le cerveau des modistes en vogue.

## Sœurs de Charité.—Les enfants trouvés

Le terme de charité sert à désigner plusieurs congrégations, soit d'hommes, soit de femmes, instituées à diverses époques pour soigner les pauvres malades. La plus importante des congrégations de femmes ainsi appelées est celle des *Filles de la Charité* ou des *Sœurs de Saint-Vincent de Paul*, qui fut établie dans la Bresse (France), en 1616, par le saint dont elle a pris le nom. Ces religieuses ne furent d'abord destinées qu'au service des campagnes et des petites localités où il n'y avait point d'hôpitaux ; elles y firent tant de bien, qu'on ne tarda pas à les appeler dans les villes importantes. Elles parurent à Mâcon en 1623. Leur première maison, à Paris, date de 1629 ; elle fut créée dans la paroisse de Saint-Sauveur ; elles en eurent une autre en 1630 dans la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, une troisième à Saint-Merry, en 1631. Toutes ces créations eurent lieu sous la direction de saint Vincent et par les soins de Louise de Marillac, veuve de Legros, secrétaire de Marie de Médicis. L'institution fut approuvée, en 1655, par le cardinal de Retz ; autorisée, en 1657, par Louis XIV ; et enfin confirmée de nouveau, en 1660, par le cardinal de Vendôme, légat du pape. Les statuts furent rédigés par saint Vincent lui-même, qui plaça la congrégation sous la direction du supérieur-général des missions. Originellement, les sœurs étaient vêtues de gris, d'où leur vint le nom de *Sœurs grises*, sous lequel elles furent communément désignées. Elles ont, depuis (en France), adopté le noir-gris, mais leur *cornette* ou coiffure large et avancée, destinée à les garantir du soleil dans leurs pérégrinations à travers les campagnes, rappelle le but primitif de leur établissement. De toutes les congrégations religieuses, celle des *Filles de la Charité* fut peut-être la seule qu'épargna la révolution. On laissa même ces saintes filles remplir avec une certaine liberté leur pieux ministère. Lorsque le calme se rétablit, le gouvernement s'empressa d'utiliser leurs services, et, pour donner plus d'ensemble à leur action, Napoléon Ier les plaça sous la protection de sa mère, Marie-Léopoldine, et sous la juridiction immédiate du supérieur-général des Lazaristes.

Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul sont aujourd'hui répandues dans toutes les parties du monde catholique. Elles desservent, à Paris, les bureaux de bienfaisance, les quatre hospices des enfants trouvés et orphelins, des Ménages, des Incurables et la Rochefoucauld,

ainsi que les hôpitaux Necker et de Bon-Secours. Il faut dire cependant que les radicaux français d'aujourd'hui, plus intolérants que les révolutionnaires de 93, ont chassé ces religieuses de plusieurs des hôpitaux de Paris, sinon de tous, pour les remplacer par des infirmières laïques : c'est ce que ces hommes impies appellent *laïciser* les hôpitaux.

Une de nos gravures montre une sœur de Saint-Vincent de Paul tenant sur ses genoux un pauvre petit déshérité.

La page suivante contient deux dessins. En haut on voit la première division des enfants, les plus grands, se rendant au réfectoire. Ils marchent à la suite les uns des autres, chacun d'eux les mains appuyées sur les épaules de celui qui le précède. En bas sont les plus petits, les sevrés. Ils attendent la bouillie avec impatience ; leur attitude prouve éloquemment qu'elle ne vient pas assez vite.

## CHOSSES ET AUTRES

La date des élections fédérales est fixée. L'appel nominal des candidats aura lieu le 13 juin et la votation le 20. Ainsi, dans un mois tout sera terminé.

Le gâteau de noces qui a été servi au récent mariage du prince Léopold d'Angleterre et de la princesse Hélène de Waldeck représente tout un monument à trois étages. Il avait une hauteur de six pieds et un poids de 400 livres. Le haut du gâteau était orné de médailles qui devaient représenter les cinq parties du monde.

Voici une nouvelle qui ne donnera pas un accès de gaieté folle à l'ex-père Hyacinthe, maintenant M. Loyson-Merriman.

Son successeur dans la chaire de Notre-Dame, le R. P. Montsabré, sera promu à la dignité de cardinalat, par le pape Léon XIII, dans un consistoire qu'il tiendra dans le courant du mois de mai.

Nous lisons dans l'*Exploration*, recueil géographique hebdomadaire, No du 21 avril, ce qui suit :

« Bâtie au-dessous des premiers rapides du Saint-Laurent, au point de jonction des eaux du Champlain et de l'Ottawa, Montréal est située sur le côté méridional de l'île de Montréal. »

Voilà du nouveau pour nous : les eaux de l'Ottawa et du lac Champlain fraternisant ensemble devant notre ville ! Il fallait une revue de géographie pour faire cette trouvaille. Nous engageons le géographe d'outremer à examiner sa carte du Canada et il s'apercevra de l'immense bévue qu'il a commise. Ce n'est pas la seule du reste. Dans son numéro du 23 février, il y a, sinon mieux, du moins aussi bien. L'*Exploration* écrit :

« D'après une dépêche de New-York, le ministre des travaux publics du Canada, aurait reçu une députation proposant la construction d'un pont sur le détroit de Canso, entre la Nouvelle-Ecosse et les Etats-Unis ! »

Encore une fois, messieurs les géographes, à votre carte du Canada, et vous vous apercevrez que ce que vous venez d'écrire est aussi étonnant pour nous que le serait pour vous la lecture dans votre journal d'un entre-filet annonçant qu'il est question de construire un pont entre Marseille et Alger.

—Tu sais, je me suis remarié avec ma belle-sœur.

—Quelle idée ?

—Tout simplement pour ne pas avoir deux belles-mères.

Solution :

—Pourquoi il y a-t-il en Amérique tant de femmes plates ?

—Parce qu'elles font partie du Royaume-Uni.

Gom-Gom est appelé un jour à hériter d'un oncle millionnaire. La semaine passée, ce dernier conduit son neveu au cimetière pour lui montrer un monument qu'il s'est fait construire :

—Voyons, Gom-Gom, dis-moi ton avis là-dessus ?

—Ah ! mon oncle, splendide ! délicieux ! Comme vous serez bien là-dedans. Et quand pensez-vous emménager ?

Un filou, profitant du tumulte d'un incendie, vole une montre.

Il est pris et passe en police correctionnelle.

—Comment ! lui dit le président, vous volez une montre au lieu de faire la chaîne !

—Pardon, mon président, j'ai fait la chaîne aussi.

Dans un salon.

On parlait du mariage d'une tragédienne célèbre par ses voyages.

—Il paraît que le garçon qui l'a épousée serait mort de chagrin, s'il ne s'était pas marié avec elle.

—Alors, c'était sa *planche de salut*.

## MADAME NOVIKOFF

« Gladstone dirige la politique étrangère des libéraux et madame Novikoff dirige Gladstone. » Telle est la remarque souvent répétée par les diplomates européens depuis 1877, et quoiqu'elle puisse exagérer l'influence que cette femme extraordinaire a prise sur le premier ministre actuel de l'Angleterre, elle n'en représente pas moins l'opinion d'une grande partie du cercle diplomatique, au moins dans ce pays.

« Qui est madame Novikoff et comment a-t-elle acquis son influence ? » est une question posée souvent, rarement résolue ; car, malgré l'étendue de son pouvoir, le fait qu'il a été exercé d'une manière secrète sur l'esprit de quelques personnages importants, a répandu autour d'elle un air de mystère. Madame Novikoff est une femme entre deux âges, ambitieuse, complètement dépourvue de sens moral et possédée du désir de jouer un rôle brillant dans la vie. Elle y a réussi dans son pays, du moins, jusqu'à un certain point, car le romancier à la mode, Bolerinski, dans son ouvrage la *Victime de Nuit*, a fait d'elle un de ses principaux personnages, rapportant cependant ses succès, non pas en politique, mais en amour. Et si quelque doute a existé tant qu'à l'original de l'héroïne de Bolerinski, madame Novikoff a pris soin de le dissiper elle-même en disant un soir dans son salon :

—Comment Bolerinski a-t-il pu dire pareille chose de moi ?

Madame Novikoff est la femme d'un russe, officier public à Khankoff ; elle est séparée de son mari et par conséquent mise au ban de la société russe. Dans cette société, où tout est pardonné pourvu que l'on observe certaines convenances, où le vice et la corruption peuvent régner, mais non pas s'étaler, il est jugé immoral pour un mari et une femme de vivre séparés. Madame Novikoff n'appartient pas à cette classe aristocratique des dames russes qui ont au moins quelques notions superficielles en politique et en science, et parmi lesquelles il est de mode d'être « avancées, » depuis le socialisme jusqu'aux « droits des femmes » ; mais elle appartient à l'ancienne école libérale dans toute la force du terme et panslaviste. Les Panslavistes l'ont soupçonnée d'être une espionne, et elle n'a guère réussi parmi eux. Mais elle était déterminée à se rendre célèbre et elle avait, à un degré imminent, deux qualités qui ont aidé ses efforts. Ces qualités étaient l'énergie et la hardiesse. Son désir de se faire remarquer la fit parcourir l'Europe entière et la fit assister à presque tous les congrès européens sur l'éducation, les lois internationales ou la science ; mais elle n'atteignit pas son but.

Vers 1876 elle arriva à Londres, et, pendant quelque temps, elle fut bien reçue par la société. Cependant, quand elle commença sa campagne en ouvrant un salon, elle n'eût que des hommes pour visiteurs. Son succès parmi ceux de Londres a été des plus remarquables. Le comte Schouvaloff, qui n'était pas toujours poli, disait de madame Novikoff, alors qu'il était ambassadeur de la Russie à Londres :

—Elle n'est ni assez jeune, ni assez jolie, ni assez spirituelle pour Paris, mais il paraît qu'elle l'est assez pour Londres.

Si elle avait été plus jeune, les Anglais n'auraient pas osé assister à ses réceptions et se mettre en rapports intimes avec elle ; si elle avait été plus spirituelle, ils ne l'auraient pas comprise. Elle avait de l'audace, elle connaissait tous les secrets de la politique européenne, elle était musicienne et pas trop brillante. Il y a une telle disette de femmes spirituelles dans les cercles politiques de Londres, qu'une femme peu remarquée à St-Petersbourg est une étoile de première grandeur dans la métropole anglaise. Madame Novikoff subit un échec marqué à Paris, elle y fut complètement éclipsée par beaucoup de femmes plus brillantes qu'elle. Celle qui sert d'agent du gouvernement russe à Paris est la princesse Troubetskoï, qui est jeune, belle et suffisamment spirituelle pour briller même dans la société française.

Ce qui donna un intérêt spécial et une influence particulière à madame Novikoff, lorsqu'elle ouvrit son salon de Londres, fut le fait bien connu que son beau-frère était ambassadeur à Vienne, foyer d'intrigues russes, et que l'un de ses frères, qui s'était enrichi de la manière la plus éhontée dans le pillage de la Pologne, était aide-de-camp du grand-duc Nicolas, qui était alors aux quartiers-généraux de l'armée russe en Bessarabie.

Tous deux étaient en correspondance suivie avec madame Novikoff, et elle avait en conséquence les informations les plus correctes et les plus étendues concernant les opérations de l'armée russe et les intrigues à la cour de Vienne. Elle prédisait les événements de la guerre turco-russe, ce qui la fit beaucoup rechercher par les journalistes, pour lesquels elle déployait toute son habileté et tous ses charmes. Nul n'était insignifiant pour elle du moment qu'il faisait partie de la presse ; pour peu qu'il eut la moindre influence, il était invité à ses réceptions, elle le recevait même en tête-à-tête, n'épargnant aucune prière pour le gagner à sa cause. Ce qui rehaussa son salon, surtout aux yeux de M. Gladstone, fut la présence continuelle du comte Beust, l'am-